

UN RATON LAVEUR DANS L'ESCALIER

TOME 3

Jean-Christian Vidal

Jean-Christian Vidal

Un raton laveur
dans l'escalier

© Jean-Christian Vidal, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6333-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si on oublie notre passé, on est condamné à le revivre.

À Couscous.

Chaque soir, depuis maintenant une semaine, je remplis machinalement des cartons qui contiendront dix sept années de ma vie. Chaque soir, en rentrant de la boutique, j'ouvre la lourde porte de l'appartement plongé dans un silence pesant, la lumière est déjà allumée, ce qui indique sa présence et ne manque pas de me procurer quelques palpitations anxieuses. Chaque soir, je dépose mon sac près de la porte, je jette mes clefs dans le vide poche, j'arrache mon manteau que j'envoie valser sur le canapé et je saisis sans attendre une de ces boîtes en carton déposées à plat contre le mur. Je la déplie, je la mets en forme, je saisis le dévidoir de scotch et je consolide une de ces boîtes à souvenirs que je m'appête à nourrir jusqu'à ce que son ventre plat s'arrondisse. Le cri strident du ruban adhésif qui vient se coller aux parois de carton résonne dans ce salon à haut plafond et je crains qu'il ne l'avertisse de ma présence. Je jette systématiquement une œillade vers l'escalier à chaque fois que je déchire le silence mais aucune forme humaine ne s'y dessine, aucun pas ne fait craquer les lattes du plancher et cela me rassure. Il est certainement confiné dans son bureau. Peut-être a-t-il son casque rempli de musique vissé aux oreilles comme à son habitude ? Peut-être a-t-il simplement sursauté au premier écho de ce crissement si caractéristique qui désormais annonce mon retour dans notre appartement ? Peut-être s'est-il levé, par habitude, de son fauteuil blanc Pierre Paulin faisant face à son Mac, déposé ses écouteurs avant de se raviser et de se rappeler que plus rien n'est comme avant ?

Cet escalier me terrorise désormais. Il n'y a pas si longtemps, lorsque je rentrais du travail, un raton laveur le descendait de manière un peu maladroite, suivi de Christophe, tenant une écuelle en plastique transparent et ce duo improbable se dirigeait vers la cuisine où le bruit du minuteur venait d'annoncer que les macaroni aux œufs frais de madame étaient cuits. J'observais cette routine depuis dix ans avec toujours la même tendresse. Couscous se tenait sur ses pattes arrières, s'étirant vers le plan de travail tandis que Christophe versait les pâtes dans l'égouttoir, les refroidissait à grande eau et les versait dans l'écuelle. Couscous, prise d'une transe boulimique, se mettait alors à lui gratter la cuisse de ses petites griffes jusqu'à ce qu'il lui tende un macaroni qu'elle avalait d'une traite avant de partir en trotinant vers l'escalier qu'elle tentait de grimper à toute berzingue malgré son gros cul, se retournant de temps en temps pour vérifier que Christophe lui avait bien emprunté le pas avec le reste de sa

pitance. Ils se retrouvaient, au terme de cette expédition, là-haut dans la salle de bain où Couscous prendrait son diner dans la baignoire, trempant ses macaroni dans l'eau de sa bassine.

Cet escalier reste désormais inerte, plus aucune pièce ne s'y joue, il n'est plus qu'un théâtre des hostilités, une passerelle vers l'enfer que je redoute de gravir et surtout d'y voir apparaître celui qui est désormais un fantôme de mon passé.

Je me ressaisis car j'ai encore beaucoup à faire. Au milieu du salon, j'ai bâti une pyramide de cartons face à la grande fenêtre comme le déménageur me l'a demandé, ainsi il pourra plus aisément charger le tout sur son chariot élévateur lorsqu'il viendra demain matin avec ses gars. Je remarque que deux cartons ont été écartés, ouverts et fouillés. Je devine qui en est l'auteur et j'inspecte leur contenu pour tenter de déterminer ce qui en a été prélevé. Presque rien si ce n'est un porte-savon d'angle en plastique transparent dans le carton estampillé 'salle de bain' ! Qu'importe ! Je l'avais acheté deux euros dans un magasin Gifi ! Il ne me reste plus qu'à emballer quelques unes de mes collections de jouets qui se trouvent encore au premier étage et j'en aurais fini. À peine ai-je commencé à remplir ces ultimes cartons que j'entends la porte du bureau, à l'étage supérieur, grincer et ses pas dans l'escalier faire craquer le bois. Mon cœur s'emballe et j'espère qu'il descendra ce putain d'escalier jusqu'à son terme sans prêter attention à ma présence mais malheureusement, sa maigre silhouette et sa mine défaite me font désormais face. Il grommelle un salut auquel je réponds d'un simple hochement de tête sans lever les yeux. J'ai arrêté de le regarder dans les yeux depuis que ceux-ci ne sont plus habités par celui que j'ai aimé durant tant d'années. J'ai arrêté de le regarder dans les yeux depuis que je les ai vu se remplir de haine, d'une folie insoupçonnée, d'un mystérieux mal qui le ronge. Ses miroirs de l'âme m'ont déjà causé tant de larmes qu'il est vital pour moi de m'y soustraire. Alors que je saisis deux poupées Blythe, ces poupées aux yeux démesurés que j'avais acheté à Tokyo, il interrompt mon geste d'un cinglant « Elles sont à moi ! ». Le regard baissé, je lui réponds que non, je les avais payé et qu'il n'avait fait que les transporter dans son sac pour passer la douane ! Ma réponse sèche lui fait quitter la pièce, sûrement en proie à une colère rentrée. Sûrement a-t-il pensé à nouveau à serrer ses doigts autour de mon cou, comme il l'a fait il y a quelques jours mais il a trop peur des menaces que j'avais alors proféré, masquant ma terreur par une rage incontrôlée et la menace du recours aux forces de l'ordre.

Je termine d'emballer ma collection de distributeurs de bonbons PEZ, je fais crier une dernière fois le scotch marron qui scelle ces derniers cartons et je descends les ajouter au mausolée de notre histoire qui trône au milieu du salon. Ce soir encore, je ne mangerais pas. Je n'en ai pas la force ni le goût. J'ai perdu quelques quinze kilos alors que je n'étais déjà pas bien épais mais qu'importe puisque mon corps ne m'a pas lâché, solidaire de ma fuite organisée, à défaut de calories, il a mobilisé tous mes nerfs en charpente pour soutenir l'effort de guerre jusqu'à la libération prévue demain matin. Sans doute, mon cerveau leur a-t-il expliqué la gravité du moment et l'importance de ne pas flancher. Je ne suis pas intervenu dans leur dialogue, je ne m'appartiens plus et j'agis sous leur tutelle comme un automate.

Le vaste canapé rouge du salon me sert de lit depuis plusieurs jours. Je vais y dormir pour la dernière fois car il ne m'appartient pas. Il l'avait acheté à la Samaritaine lors d'une de nos sorties du samedi. Il l'avait choisi pour sa taille imposante qui contiendrait aisément son mètre quatre vingt cinq lorsqu'il y ferait ses siestes de l'après-midi. Je n'ai pas remis en doute son appartenance et je ne l'occupe illégalement que pour quelques heures encore. Je le vois en faire de même en dinant illégalement, dans la cuisine, sur ma table rectangulaire que j'avais acheté chez Ikea et que j'avais peint en bleu électrique. Il aurait pu faire valoir le fait que c'était lui qui l'avait assemblée mais il n'a pas osé.

J'allume mon nouveau Macbook que j'ai dû acheter en catastrophe car depuis dix sept ans, nous partagions le même ordinateur et je me suis créé une adresse mail personnelle car nous avions aussi un mail commun constitué des premières lettres de nos noms de famille. Une symbiose informatique qui n'a plus lieu d'être. J'ai presque souri en reprenant mon nom de jeune fille avant de réaliser qu'il actait définitivement une cassure ! Cécile m'a envoyé un mail pour me confirmer qu'elle et son mec avaient réservé la petite camionnette de location et qu'ils seraient là dès dix heures. Je ne voulais pas confier ma fragile collection d'art aux déménageurs bourrus et, de plus, j'ai proposé à Cécile de lui offrir mon salon de jardin en fer forgé, quelques grandes plantes d'appartement qu'elle pourra ainsi délivrer chez elle. Je la remercie à nouveau pour leur soutien en concluant ma réponse et j'éteins la machine car je n'ai pas le cœur à répondre aux autres témoignages de soutien d'amis qui se succèdent sur la page de mon Gmail. J'y répondrai lorsque je serai dans mon nouveau chez moi, en sécurité. Pour l'heure, je veux dormir et rejoindre demain au plus vite ! Je lève la tête discrètement pour voir s'il est toujours dans la cuisine. Il vient de terminer sa

vaisselle et je sais qu'il va falloir que j'attende encore un peu car, comme à son habitude, il va mettre ses écouteurs sur les oreilles, allumer une cigarette et se placer face à la fenêtre ouverte. Son crâne rasé se met en mouvement, les plis de sa peau ondulent, signe que la musique se diffuse dans ses oreilles, des volutes de fumées s'échappent de son crâne comme s'il avait pris feu. Si seulement c'était le cas ! Peut-être qu'un brûlis viendrait à nouveau fertiliser ce champ malade qu'est devenu son cerveau !

J'attends. Les lumières s'éteignent enfin dans la cuisine, sa silhouette passe dans la semi pénombre et je l'entends gravir l'escalier. Je suis soulagé comme à chaque fois qu'il disparaît. Je tire la couverture sur moi, j'allume une cigarette et je scrute le plafond blanc en espérant qu'il me fera, comme les soirs précédents, l'effet d'un somnifère. Contrairement au plafond de la chambre du deuxième étage qui diffusait le film de ma vie en boucle, inlassablement, cruellement, l'écran du salon, depuis que je m'y suis installé, ne diffuse rien. Il reste d'une blancheur immaculée, tout au plus constellé, par intermittence, de petites lucioles qui traversent mon regard. Ces petites lueurs qui tombent en chandelle devant mes yeux et qui me rappellent que je suis épuisé et peu nourri. Perdu dans l'absence de mes pensées, l'incandescence de ma cigarette achevée vient me brûler les doigts, je laisse échapper le mégot encore rougeoyant qui tombe dans les plis du canapé rouge. Son canapé rouge ! Je suis tenté, un instant, de laisser le feu dévorer un bout d'étoffe par pure vengeance mais je me ravise et fouille frénétiquement l'interstice entre les assises. Je ne ressens aucune douleur en saisissant la braise du bout des doigts, cela fait déjà quelques temps que mes nerfs sensitifs, entre autres, ont un autre combat à mener, celui de soutenir ma charpente. Je reprends ma position initiale de gisant et sans décompte, je m'endors d'épuisement.

Je me réveille en sursaut, mon tee-shirt est trempé d'une sueur tiède qui pourtant me fait frissonner. Ce sont ses pas dans l'escalier qu'il ne cherche même pas à rendre légers qui m'ont extrait de mon sommeil. Immobile, je referme les yeux pour prétendre que je dors paisiblement mais ma vigilance me pousse à en décoller un qui entrevoit une ombre fine se déplacer du bas de l'escalier pour finir par s'évanouir dans la pénombre. Un feu de lumière fait trembler ma paupière sans que je ne puisse la contrôler, la cuisine s'est éclairée. J'arrive à atteindre mon téléphone qui est posé sur la table basse, en glissant discrètement ma main hors de la couverture et j'appuie sur la touche centrale. L'écran s'éclaire, il est 5h13. Aux bruits diffus qui me parviennent, je reconstitue

la scène. Un bruit d'eau, un cliquetis, le bruit de la baie vitrée qui coulisse, un scratch immédiatement suivi d'une aspiration puis d'une exhalation et enfin, des notes de musique étouffées par la mousse des écouteurs. C'est donc cela qu'il fait avant d'aller se coucher au petit matin ? La même routine que lorsqu'il se réveille en début d'après-midi ou après qu'il ait fini sa sieste. Boire un thé en fumant une cigarette à la fenêtre tout en écoutant, à plein volume, de la musique au casque. Je l'ignorais car évidemment à cette heure là, je dormais comme toute personne soumise à un rythme de vie normal. Encore un détail inconnu que j'apprends sur celui que je croyais connaître par cœur ! Ce sera enfin le dernier détail de sa vie cachée que je découvrirais et c'est sur cette impression rassurante que je compte me rendormir.

Le halo de lumière disparaît subitement du plafond du salon, les pas reprennent à nouveau, le spectre traverse mon champ de vision. J'ai juste le temps de plisser les yeux très fort en grimaçant et j'entends le bois de l'escalier grincer. Je décolle délicatement une paupière juste à temps pour voir sa silhouette tourner au premier palier avant d'entamer la seconde partie de son ascension. J'ai l'impression d'être un enfant qui a vu le monstre qu'il soupçonnait d'hanter sa chambre. Je peux enfin fermer les yeux, il s'en est allé.

Aux premières lueurs du jour, je suis déjà debout, excité comme un jour de rentrée scolaire. J'avale un grand café bien sucré qui me servira certainement de repas pour la journée, j'allume une cigarette et je regarde le comprimé effervescent de vitamine C pétiller dans le grand verre d'eau. C'est fou comme depuis quelques temps j'arrive à m'émerveiller de petits détails du quotidien auxquels je ne prêtais aucune attention auparavant. Il semblerait que tous mes sens soient décuplés, à fleur de peau, mus par une vigilance qui m'était jusqu'alors inconnue. J'observe le disque orange vif couler à pic jusqu'au fond du verre, de petites bulles frénétiques s'en dégagent, il sursaute, se débat, les bulles se font plus grosses et se multiplient pour venir à sa rescousse. Il retombe à nouveau au fond du verre puis il se reprend et entame une remontée vertigineuse vers la surface tandis que l'eau se teinte de sa substance. Mais ce comprimé, c'est moi ! Il faut que je m'applique à conserver cette effervescence pour ne pas couler. J'y vois un signe, un présage ou peut-être un encouragement de ma grand-mère, Mamyblue, qui n'est plus là. J'avale d'un trait cette force tourbillonnante désormais apaisée et je file me préparer avant l'arrivée des déménageurs. Je dois prendre ma douche au deuxième étage car il n'y a pas de